Mon Histoire

Infirmière pendant la Première Guerre mondiale

JOURNAL DE GENEVIÈVE DARFEUIL, HOULGATE-PARIS, 1914-1918

Sophie Humann

Extrait de la publication

GALLIMARD JEUNESSE

Mon Histoire

Extrait de la publication

© Gallimard Jeunesse, 2012, pour le texte

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sophie Humann

Infirmière pendant la Première Guerre mondiale

Journal de Geneviève Darfeuil
Houlgate – Paris
juillet 1914-novembre 1918

Gallimard Jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Samedi 18 juillet 1914

Je m'ennuie. Je m'ennuie. Je m'ennuie.

Voilà, je l'ai écrit trois fois. Cela va mieux.

Je commence un journal sur ce cahier que maman m'a acheté hier. Dans ma classe, au cours Fleuriot, la plupart des filles en tiennent un. Blanche elle-même s'y est mise, cet hiver. J'ai toujours trouvé ridicule, moi, de confier ainsi ses pensées et ses secrets à un carnet... Mais il faut bien que je m'occupe. Je ne peux quand même pas lire et broder toute la journée ! Quand je pense que je vais rester un mois comme cela, le pied bandé, sans pouvoir marcher, alors que les vacances commencent à peine ! J'ai envie de pleurer, tiens. Pas de bains de mer, pas de pêche aux équilles, pas de tennis au Sporting Club, rien que cette chaise longue en rotin dans un coin du jardin...

Extrait de la publication

C'est quand même une malchance incroyable. Nous sommes arrivés à Houlgate mercredi. Nous, c'est-à-dire Rose, notre bonne, Marie-Louise, la cuisinière, ma mère, Jules, mon petit frère de onze ans, et moi, Geneviève, qui en ai treize. Jeudi après-midi, je vais jouer au tennis pour la première fois au Sporting Club, je cours pour rattraper la balle d'Hubert Dugars... et je me fais une entorse. Et cette Berthe qui m'a regardée avec son petit sourire supérieur.

Je l'aurais giflée, malgré la douleur.

Elle est mon contraire, et elle le sait. Grande et forte, alors que je suis plutôt menue ; ses cheveux sont blonds et très épais. Les miens, châtains, sont si pauvres que je ne peux pas les relever en chignon. Ses lèvres sont charnues, les miennes sont trop plates. Elle a des yeux très larges, bordés de beaux cils noirs. Les miens sont un peu étroits, mais ils sont du même bleu de myosotis que mon père, ça j'en suis fière. Et au tennis, je suis beaucoup plus souple qu'elle et je cours plus vite.

Heureusement, papa et André arrivent ce soir. Le service de chirurgie de l'Hôtel-Dieu a bien voulu accorder quelques jours de vacances au professeur Eugène Darfeuil et mon frère aîné a enfin terminé ses examens de droit. Seul Henri reste à Paris. Il veut devenir chirurgien, comme mon père. Après son

bachot, il a déjà fait une première année d'études à la faculté de médecine et travaille dans le service de mon père, à l'Hôtel-Dieu, tout le mois de juillet. Il nous rejoindra début août. J'ai hâte qu'Henri arrive. Il est si drôle. Lorsqu'il est là, nous nous déguisons et maman m'autorise parfois à sortir le soir devant le Casino.

Mon pied me lance et je ne parviens pas à trouver la bonne position pour écrire, dans cette chaise longue. Il fait bon à l'ombre, pourtant. Je sens l'odeur des roses et celle du buis chauffé au soleil. Parfois l'hiver, à Paris, je joue à fermer les yeux et à laisser le jardin défiler derrière mes paupières. Je commence par le grand marronnier, près de la maison, sous lequel je suis en ce moment, puis je vois les buis du petit jardin à la française dont papa est si fier et qu'il taille lui-même, les allées de gravier qui descendent de chaque côté de la pelouse – cette pelouse où, petite, je roulais avec mes frères, à la fureur de Rose. Au fond, derrière le banc de pierre, je vois la glycine qui court sur le mur de l'écurie, les tilleuls qui gardent la porte d'entrée, ces deux mots, « chalet Neptune », gravés en lettres majuscules sur l'un des piliers. D'autres fois, j'essaie de retrouver chaque détail de la frise au bord du toit, jusqu'à en éprouver du vertige. Mon grand-père a fait construire le chalet, il y a trente ans, et mon père a ajouté les dentelles de bois et le balcon pour égayer les murs de brique.

J'ai vraiment mal à la cheville. Je vais appeler Rose pour qu'elle m'aide à monter dans ma chambre et je vais essayer de faire une sieste.

Dimanche 19 juillet 1914

Papa et André sont arrivés très tard hier, car la Renault est tombée en panne sur la route juste avant Branville. Heureusement, mon père garde toujours une corde, au cas où. Un fermier complaisant a attelé son cheval à l'automobile et la bête a remorqué la Renault jusqu'à notre écurie. Un mécanicien doit passer la voir aujourd'hui.

Papa a regardé ma cheville ce matin et il m'a promis que je pourrais marcher dans trois semaines si j'étais raisonnable. Dès que la Renault sera réparée, il va me conduire à Auberville, chez Alphonsine, ma nourrice. Lorsque ma mère m'attendait, elle s'était installée à Houlgate tout l'automne. Alphonsine, qui habite une ferme à trois kilomètres d'ici, venait d'avoir un bébé et elle m'a nourrie en même temps que sa fille Germaine. Chaque été, nous retournons les voir toutes les deux. Germaine me montre ses animaux : des poules,

Extrait de la publication

des vaches, des lapins que je peux caresser. Son frère Jacques est un taiseux, mais il sait tailler des bateaux dans une branche de chêne. Alphonsine nous donne du lait, des tartines avec de la gelée de pomme, et même du cidre. L'année dernière, Jules s'en était resservi sans rien dire et après il a été malade. Depuis la mort du père, l'an dernier, Jacques a repris la ferme.

Mardi 21 juillet 1914

Mon entorse me fait un peu moins souffrir, mais je trouve mon père étrange. Il n'a toujours pas fixé de jour pour la promenade chez Alphonsine, pourtant son automobile était réparée dès ce matin. Il a l'air préoccupé et après le dîner, au salon, il parle pendant des heures avec André. Maman m'a expliqué qu'un archiduc autrichien a été assassiné il y a trois semaines par un Serbe. Depuis, les Autrichiens ne parlent que de vengeance et veulent déclarer la guerre à la Serbie. Je ne comprends pas en quoi cela nous concerne mais j'ai entendu papa dire que si les Allemands voulaient détruire la civilisation française, on la défendrait !

Jeudi 23 juillet 1914

J'ai reçu une lettre de Blanche qui est chez ses grands-parents près de Compiègne. Eux aussi ne parlent que de guerre depuis quelques jours.

Jules est exaspérant. Depuis qu'il a assisté au décollage de l'aviateur Roland Garros, ici, il y a deux ans, il ne rêve que d'avions. Il en a fabriqué un en bois et court dans tout le jardin en faisant des bruits de moteur.

Cet après-midi, je m'ennuyais tellement que j'ai compté les grains de beauté de mon bras. J'en ai huit. Voilà à quoi j'en suis réduite. Heureusement, samedi, mes parents m'emmènent à une garden-party chez les Dubonnet. André est allé jouer au tennis au Sporting Club. Il paraît qu'il y a plein de nouveaux joueurs cette année, dont deux princes russes, fort amusants.

Dimanche 26 juillet 1914

André, qui est très adroit de ses mains, m'a fabriqué des béquilles avec deux manches à balai : il les a sciés à ma hauteur, a creusé dans chacun une encoche où il a vissé un tasseau de bois pour me servir de poignée...

Extrait de la publication

Je peux maintenant me déplacer toute seule dans la maison en sautant à cloche-pied : quel progrès ! Hier, nous sommes allés chez les Dubonnet, comme prévu. J'avais mis ma nouvelle robe de mousseline blanche que la couturière m'a cousue au printemps. Des coussins avaient été installés sur la balancelle pour que je puisse y étendre ma jambe, et tout le monde venait me voir à tour de rôle pour me proposer une orangeade, me demander si j'avais mal, me faire la conversation. J'étais un peu gênée. J'aurais préféré qu'on s'occupe un peu moins de moi. Heureusement, quelqu'un a commencé à parler du glissement de terrain sur la côte de Caumont et de l'effondrement de la villa des Deschanel. Cela a détourné l'attention de moi. Hubert Dugars et Jules ont traîné une table de jardin et deux chaises tout près de la balancelle et nous avons joué au Nain jaune, jusqu'au moment où Berthe et sa famille sont arrivées. Nous nous sommes interrompus pour les saluer. J'ai dû encore une fois raconter comment je m'étais fait mon entorse. Puis Berthe a décrété qu'elle n'avait plus l'âge des jeux de société, et elle a entraîné Hubert et Jules dans une partie de volant. Je suis restée toute seule sur ma balancelle, c'est ce qu'elle souhaitait. Elle faisait exprès de rire fort devant Hubert et de manquer le volant pour qu'il aille le ramasser. Berthe était insupportable et Hubert ridicule. J'étais exaspérée. Cela

devait se voir sur ma figure, car André est venu me proposer de finir la partie de Nain jaune commencée avec les autres.

Mercredi 29 juillet 1914

Ça y est. L'Autriche-Hongrie a déclaré la guerre à la Serbie hier. Mes parents en ont parlé pendant tout le déjeuner. J'espère que la guerre n'arrivera pas chez nous. Rose m'a dit que tous ces pays étaient très loin de la France. Après le café, tout à coup, papa a décrété :

– Allez, Geneviève, depuis le temps que je te promets d'aller chez Alphonsine, cette fois, on y va ! Prends tes béquilles, je fais préparer la Renault.

En entendant l'automobile, Alphonsine a couru à notre rencontre. Elle m'a serrée contre elle et m'a apporté une énorme portion de teurgoule qui avait cuit toute la nuit dans le four du boulanger d'Auberville. Le riz roulait sous la langue, la crème fondait et la petite croûte de lait par-dessus était juste assez craquante. Je me suis régalée.

– Ça va te consolider le pied, a décrété ma nourrice, et t'enlever ton teint gris de Parisienne.

Papa a souri parce que Alphonsine trouve toujours moyen de dire du mal de Paris. Germaine nous

Extrait de la publication

a rejoints lorsqu'elle a eu fini la traite, et moi mon goûter. Elle avait justement une nouvelle portée de lapins de deux jours. Grâce aux béquilles d'André, j'ai pu marcher tant bien que mal jusqu'aux clapiers pour les caresser. Germaine m'en a mis un dans les bras. Il était chaud et doux. Mais elle m'a prévenue :

– Ne le garde pas trop longtemps parce qu'il risquerait de s'imprégner de ton odeur. Sa mère pourrait ne pas le reconnaître et refuser de le nourrir.

J'ai vite remis le lapereau dans le clapier avec ses frères.

Quand nous sommes repartis, papa et moi, j'ai regardé en arrière le plus longtemps possible et, lorsque la Renault a tourné au coin de la route et que j'ai cessé de voir la maison d'Alphonsine, avec son toit de chaume bien entretenu, je me suis sentie triste, brutalement. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'avais du mal à respirer. C'était comme si je venais de quitter pour toujours ces deux femmes, ce champ de pommiers, cette maison où je n'ai que d'heureux souvenirs. Papa s'est aperçu de mon malaise. Il m'a demandé si j'avais la nausée à cause des tournants. Je lui ai expliqué ce qui m'arrivait. Il a ri :

– C'est la fatigue, ma chérie, rassure-toi. Tu manques de sommeil à cause de cette douleur qui t'a réveillée pendant plusieurs nuits de suite. Tu vas faire une sieste

en rentrant, après, cela ira mieux. Et dès la semaine prochaine, si tu veux, nous retournerons chez Alphonsine. Tu verras, rien n'aura changé.

Il avait raison. Je me suis reposée sur mon lit. J'ai lu *La Semaine de Suzette*, et mon impression désagréable est passée.

Samedi 1er août 1914

Avant-hier, la Russie a décrété la mobilisation générale pour soutenir les Serbes. Cela veut dire que tous les hommes russes en âge de se battre doivent rejoindre leurs casernes. À Paris, Jean Jaurès a été assassiné. D'après mon père, cet homme avait multiplié les discours pour essayer de convaincre le gouvernement de ne pas se lancer dans la guerre.

– Il était notre dernier garde-fou, a dit papa.

Samedi 1er août 1914, neuf heures du soir

Ça y est, c'est notre tour ! Tout à l'heure, les cloches de l'église ont sonné le tocsin. Tout le monde est resté figé, puis nous avons entendu les roulements

Extrait de la publication

de tambour du garde champêtre. André s'est précipité place de la mairie, suivi de Jules que maman n'a pas réussi à retenir. Jules a appris par cœur l'ordre de mobilisation générale, collé sur le mur de la mairie :

Par décret du président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août.

Nous nous sommes tous rassemblés dans le salon. Maman s'est assise.

– La mobilisation, ce n'est pas la guerre, lui a affirmé papa doucement.

Mais il ne croyait pas ce qu'il disait. Je l'ai bien compris.

Il part pour Paris très tôt demain en automobile avec André, avant que les routes ne soient interdites aux civils. Ils vont retrouver Henri. Mes frères devront rejoindre leurs régiments dans les prochains jours. Henri est dans les plus jeunes de la classe 13. À quelques jours près, il ne serait pas parti. André, lui, va demander à passer officier le plus vite possible.

Mon père ne part pas. Il est juste au-dessus de la limite d'âge.

Extrait de la publication

Lundi 3 août 1914

La Russie a déclaré la guerre à l'Autriche. L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie.

Mardi 4 août 1914

L'Allemagne a déclaré la guerre à la France hier. Maman avait envoyé Jules aux nouvelles. Il y avait tellement de monde devant la mairie qu'il a dû se faufiler entre les gens pour parvenir à lire le communiqué. Lorsqu'il a crié la nouvelle à maman, elle est devenue très pâle. Jules, Rose et moi, nous n'osions pas parler. Il faisait chaud et les roses sentaient particulièrement fort. Enfin, maman nous a souri gravement et elle a juste dit :

– La France doit se défendre, vos frères vont faire leur devoir.

J'avais envie de pleurer mais je me suis retenue, je dois être aussi courageuse qu'elle.

Mercredi 5 août 1914

Hier, les Allemands ont envahi la Belgique.

Jeudi 6 août 1914

Nous avons reçu une lettre de papa ce matin. André a rejoint son régiment hier, et Henri part demain comme brancardier au 56e régiment d'infanterie, en Lorraine. Mon père lui, est retourné à l'Hôtel-Dieu où son service se prépare à accueillir les blessés, mais il écrit qu'à Paris tout le monde pense que la guerre sera courte. En quelques semaines, trois mois peut-être, nous devrions avoir récupéré l'Alsace et la Lorraine et écrasé les Boches, comme dit Jules. André et Henri seront certainement avec nous à Noël.

La Renault a été réquisitionnée. Papa l'a conduite aux Invalides où des dizaines d'automobiles s'entassaient jusqu'à la Seine. Il paraît que les bus ne circulent plus non plus. Les gens se serrent dans les tramways. Ils sont très calmes et font de longues queues devant les magasins pour acheter des provisions d'avance. Les rayons des épiceries Félix Potin sont vides. Beaucoup de commerces sont fermés et ceux dont le nom a l'air allemand se sont dépêchés de mettre des drapeaux bleu, blanc, rouge dans leur vitrine de peur des représailles. Les laiteries Maggi et le magasin de cristallerie de Karlsbad, boulevard des Italiens, ont déjà été dévalisés. Papa est aussi passé devant la Banque de France, qui était prise d'assaut parce les gens craignent la

Extrait de la publication

pénurie de billets. Les Grands Boulevards sont pleins de soldats qui vont tous rejoindre les gares du Nord et de l'Est. Les Parisiens sortent sur le pas de leur porte pour les applaudir.

Dimanche 9 août 1914

Je marche de mieux en mieux et, ce matin, j'ai pu aller à la messe avec mes béquilles. Il y avait foule. Le curé a laissé les portes de l'église ouvertes pour que les fidèles massés dehors puissent entendre son sermon. Il a dit que les enfants doivent être à la hauteur du sacrifice des soldats. Hier, nos troupes sont entrées dans Mulhouse, en Alsace. La France attend ce moment depuis si longtemps, depuis que les Allemands nous ont pris toute cette région ! Tout le monde ne parlait que de cela sur le parvis. En rentrant à la maison, j'ai demandé le journal à maman et j'ai lu la déclaration du général Joffre, qui dirige notre armée. Voici ce qu'il a dit aux Alsaciens :

Enfants de l'Alsace,

Après quarante-quatre années d'une douloureuse attente, des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays. Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la revanche ! Pour eux quelle émotion et quelle fierté ! Pour

Extrait de la publication

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture : [médaillon et quatrième] © Henri Martinie/Roger Viollet ; [bas] Première Guerre mondiale : poilus blessés de guerre (gueules cassées) de l'armée française à l'hôpital militaire de Moreuil (Somme) en 1916. Autochrome © DeAgostini/Leemage.

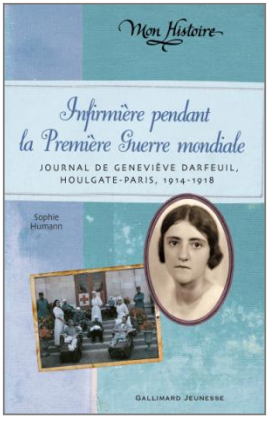
Mise en pages : Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

N° d'édition : 239944
Dépôt légal : août 2012
ISBN : 978-2-07-064588-6

Imprimé en Italie par L.E.G.O., Lavis (Trento)

Extrait de la publication



Infirmière pendant la Première Guerre mondiale
Sophie Humann

Cette édition électronique du livre
Infirmière pendant la Première Guerre mondiale de Sophie Humann
a été réalisée le 05 septembre 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070645886 - Numéro d'édition : 239944).
Code Sodis : N51962 - ISBN : 9782075024112
Numéro d'édition : 239946.

Extrait de la publication